DOSSIER
DE PRESSE
OCTOBRE 2016

WALASSE TING (1928-2010)

LE VOLEUR DE FLEURS

MUSEE
CERNUSCHI
MUSEE DES ARTS
DE L'ASIE DE LA
VILLE DE PARIS

EXPOSITION
7 OCTOBRE 2016
26 FÉVRIER 2017

INFORMATION
WWW.CERNUSCHI.
PARIS.FR

Sans titre (femmes à l'éventail) vers 1975-1980
Encre et couleurs sur papier 78,5 x 96,5 cm
Archives Pierre Alechinsky
©The Estate of Walasse Ting/ADAGP, 2016/ Photo Michel Nguyen

MUSÉE CERNUSCHI MUSÉE DES ARTS DE L'ASIE DE LA VILLE DE PARIS

les inRocKuptibles

BeauxArts magazine

TROISCOULEURS

PARIS MUSÉES
LES MUSÉES DE LA VILLE DE PARIS

Sommaire

Présentation	page 2
Introduction d'Éric Lefebvre	page 3
Ding Xiongquan, alias Walasse Ting , le voleur de fleurs	page 4
Abstractions calligraphiques	page 5
Walasse Ting et la création collective	page 6
One Cent Life	page 6- 7
Bibliothèque	page 7
Vénus version Pop	page 7- 8
Les veines chinoises de Walasse Ting	page 8
Dames du temps jadis	page 9
Retour à Matisse	page 9
Le studio de Ting par Pierre Alechinsky	page 10
Walasse Ting en 10 dates	page 13
Bibliographie de Walasse Ting	page 13
Visuels de presse	page 14
Le catalogue	page 18
Paris Musées, le réseau des musées de la ville de Paris	page 19
La carte Paris Musées	page 19
Informations pratiques	page 20

Contact Presse : Maryvonne Deleau
maryvonne.deleau@paris.fr
tel : 01 53 96 21 73

Présentation

L'itinéraire de Walasse Ting, artiste inclassable né à Shanghai, actif à Paris, puis New-York et Amsterdam, préfigure l'internationalisation de l'art contemporain chinois survenue dans les années 1990.

Après avoir quitté la Chine pour Hong-Kong en 1946, Walasse Ting gagne Paris en 1953. Ses créations, qui mettent l'accent sur l'expressivité du geste pictural, sont en phase avec les réalisations du groupe CoBrA dont certains membres, comme Pierre Alechinsky, manifestent leur intérêt pour les pratiques asiatiques de l'art du pinceau.

C'est dans cette ville que Walasse Ting découvre son univers, fait d'allers et retours entre l'encre et la couleur pure, entre les codes de la peinture chinoise et la spontanéité de l'Action Painting. Il s'inscrit alors dans le paysage de la création new yorkaise à travers des réalisations collectives, comme le projet *One Cent Life* (1964), qui réunit aux côtés de Pierre Alechinsky et Sam Francis, Jean-Paul Riopelle, Asger Jorn, Robert Indiana, Robert Rauschenberg, Andy Warhol…

En 1970, Walasse Ting fait don au musée Cernuschi de 80 peintures représentant de manière quasi-exhaustive son univers foisonnant et ludique.

Depuis les compositions monumentales mettant en scène des femmes au corps végétal jusqu'aux feuilles d'un livre-confession, cet ensemble est indissociable de la figure subversive du « voleur de fleurs », double imaginaire de l'artiste.

Cette collection, qui n'a jamais été exposée, a fait l'objet d'une très importante campagne de restauration au cours des dernières années. A la suite de la récente rétrospective consacrée à l'artiste par le Musée d'art moderne de Taipei en 2011, plus largement composée d'œuvres des années 1980 et 1990, le musée Cernuschi revient sur l'ensemble du parcours de Walasse Ting en accordant une place privilégiée aux échanges qu'il a su tisser au sein des milieux artistiques européens et américains.

Parmi les 70 œuvres exposées, la moitié provient des collections du musée Cernuschi, l'autre moitié de collections européennes et américaines.

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, la scène intellectuelle et artistique parisienne se caractérise par un intérêt renouvelé pour l'art asiatique, qui trouve sa source dans la découverte de la pensée taoïste et du bouddhisme zen, et s'étend à la réception de l'art contemporain, de la calligraphie japonaise à la peinture chinoise. C'est dans ce contexte que les peintures de Walasse Ting, présentées à Paris pour la première fois en 1954, vont rejoindre les collections du musée Cernuschi dès l'année suivante. Cette acquisition audacieuse était due à la générosité de Guo Youshou, dont la donation majeure de 1953 avait fait du musée l'une des toutes premières collections publiques dédiées à la conservation de la peinture asiatique contemporaine en Europe. Toutefois, les œuvres de la donation Guo Youshou étaient principalement représentatives de la première moitié du XXe siècle, si bien que l'entrée au musée des œuvres de Walasse Ting, un jeune artiste de vingt-sept ans, fut le signal de l'arrivée d'une nouvelle génération de peintres chinois en France, celle de Chu Teh-chun, de Wu Guanzhong et de Zao Wou-ki.

Installé à New York en 1957, Walasse Ting conservera toujours des liens privilégiés avec ses amis parisiens, relations qui susciteront en 1970 une nouvelle donation d'une forme très personnelle. Pour commémorer ses quarante ans, l'artiste offre au musée Cernuschi quarante peintures, auxquelles il adjoint un ensemble de plus de quarante feuilles peintes et calligraphiées qui forment un projet de livre. Ces œuvres constituent une plongée dans l'univers de l'encre chinoise – un univers totalement revisité après plus de dix ans consacrés à l'expérimentation parallèle d'autres médias comme la peinture à l'huile, à l'acrylique, ou la lithographie. Malheureusement, la taille monumentale des œuvres, leur dimension expérimentale ont longtemps été considérées comme un défi difficile à relever en termes de montage et de présentation muséographique. La campagne pluriannuelle de restauration initiée par le musée à partir de 2013 autorise donc aujourd'hui pour la première fois la présentation des peintures les plus spectaculaires de ce fonds qui s'est à nouveau enrichi en 2016 grâce au don de deux œuvres de jeunesse par Françoise Marquet-Zao.

La diversité culturelle de l'œuvre de Walasse Ting, ses multiples enjeux techniques et son vaste réseau artistique concourent à l'intérêt mais aussi à la complexité d'un projet d'exposition rétrospective. Nous tenons par conséquent à remercier Mia et Jesse Ting pour la manière dont ils ont ouvert avec générosité leurs archives familiales pour nourrir les recherches publiées dans le catalogue. Il me faut également souligner tout ce que cette exposition doit au concours de Pierre Alechinsky, qui, au-delà des documents rares qu'il a mis à la disposition des auteurs, de ses conseils et de son soutien, a su d'un mot ou d'un geste restituer pour les commissaires les conditions mêmes dans lesquelles les œuvres de Walasse Ting avaient été créées. Qu'il en soit ici sincèrement remercié.

Éric Lefebvre
directeur du musée Cernuschi
commissaire de l'exposition

Ding Xiongquan , alias Walasse Ting, le voleur de fleurs

De Shanghai à Paris, de Paris à New York, de New York à Amsterdam, Ding Xiongquan alias « Walasse Ting » s'est projeté successivement et parfois simultanément sur différentes scènes artistiques, faisant du transfert culturel un mode de création à part entière.

Originaire de Wuxi, dans la province du Jiangsu, Walasse Ting est né en 1928. Il grandit entre cette ville proche de Shanghai et la grande métropole. Au cours de ses jeunes années, il est donc naturellement en contact avec les traditions artistiques rurales, mais aussi avec la nouvelle culture urbaine, marquée par l'architecture et le design occidentaux.

Cette culture mixte va se cristalliser, vers 1950, dans le choix de son nom : Walasse Ting. La juxtaposition d'un prénom occidental et d'un nom de famille chinois, fréquente au sein de la diaspora chinoise, a la particularité dans le cas de Walasse Ting de détourner le surnom de sa jeunesse, – en shanghaien « Huailaixi » qui signifie « gâté », – pour le rapprocher symboliquement du nom de Matisse.

Plaçant son œuvre sous le signe du maître des avant-gardes européennes, Ting forme le projet de partir pour la France. Lors de sa première exposition parisienne au studio Facchetti en 1954, il se fait naturellement connaître du public occidental sous le prénom de Walasse, qu'il substitue à celui de Xiongquan 雄泉 dont la signification, « source virile », coïncide pourtant de manière quasi prédestinée avec sa personnalité et son œuvre.

Au cours de la décennie suivante, Walasse Ting, désormais actif à New York, revendique la tradition chinoise des surnoms poétiques et adopte définitivement celui de « Grand voleur de fleurs », dont il signe nombre de ses œuvres. Le fait de se réapproprier cette ancienne coutume lettrée au milieu de l'Amérique des années 1960 constitue un geste de détournement singulier parmi les artistes chinois de sa génération actifs en Occident.

En revendiquant une double identité par l'invention du voleur de fleurs – double intemporel de l'artiste se jouant des lieux et des époques –, Walasse Ting crée une œuvre plurielle, qui préfigure par bien des aspects l'internationalisation actuelle de l'art contemporain chinois.

Abstractions calligraphiques

L'arrivée à Paris en 1953 et la rencontre avec des artistes du mouvement CoBrA renforcent les tendances expérimentales de Walasse Ting ainsi que l'expressivité de ses œuvres. Aux personnages munis de sabres des peintures précédentes sont alors préférées des figures hybrides ou aux traits disproportionnés.

L'inventivité technique de Walasse Ting, qui produit aussi bien des peintures à l'huile que des encres sur papier, l'amène également à créer des œuvres inspirées par des estampages de bas-reliefs d'époque Han (206 av.J.C.-220). Leurs aplats noirs sont ainsi obtenus par application du support sur une autre feuille de papier préalablement encrée.

La maîtrise par Walasse Ting des codes plastiques issus de la tradition chinoise semble également faciliter son adhésion à une déclinaison de l'expressionnisme abstrait, l'*action painting*, après son installation à New York en 1957. En effet, les représentants de ce courant sont alors fortement inspirés par la calligraphie orientale, notamment par l'implication corporelle de l'artiste dans sa création et par l'expression fortement individualisée qu'elle suppose. C'est sur ces mêmes bases que Walasse Ting produit alors de grandes œuvres non figuratives, structurées par de larges traits dynamiques et parsemées de multiples projections.

Malgré l'inscription de ces peintures au sein d'un mouvement à l'audience internationale, le rapport à la culture traditionnelle chinoise y est patent. Tel un calligraphe, Walasse Ting privilégie l'emploi exclusif de peinture ou d'encre noire sur un fond neutre. Il conserve également plusieurs des caractéristiques matérielles qui fondent la tradition picturale en Extrême-Orient. Ses œuvres sur papier sont ainsi souvent montées en rouleau, ornées de sceaux gravés par les soins de l'artiste lui-même, et complétées par des inscriptions de sa main ou de celle d'un autre artiste.

La dimension calligraphique du travail de Walasse Ting conditionne enfin les compositions et les formes employées, qu'elles soient basées sur l'emploi d'un caractère chinois occulté progressivement par d'autres traits de pinceau ou qu'elles jouent sur l'ambiguïté du signe peint, entre abstraction, écriture et pictogramme.

Walasse Ting et la création collective

La création collective, caractéristique de la sociabilité des artistes lettrés de la Chine ancienne, fut pratiquée abondamment par Walasse Ting. Ses relations amicales et son travail avec de nombreux créateurs majeurs des années 1950 et 1960 en Europe et aux États-Unis ont ainsi nourri et conforté sa capacité d'assimilation, d'adaptation et de détournement de vocabulaires artistiques variés.

Dès son arrivée à Paris, Walasse Ting côtoie les artistes du mouvement CoBrA et entame un fructueux processus de collaborations avec Karel Appel, Asger Jorn, Reinhoud et Pierre Alechinsky. Au fil des années se succèdent ainsi des projets éditoriaux collectifs, des séances d'improvisation en groupe et des œuvres à quatre mains, six mains ou plus, dont la durée de réalisation s'étale parfois sur des années, voire des décennies. Ces créations sont moins le résultat d'un partage des tâches que d'un dialogue et d'une opération d'alchimie picturale et relationnelle, susceptibles de donner naissance à une nouvelle personnalité artistique, dont « Aleching », contraction d'Alechinsky et de Ting inventée par Christian Dotremont, est l'exemple le plus abouti.

One Cent Life

Aux États-Unis, Walasse Ting se lie également avec de nombreux artistes, notamment avec des représentants de l'expressionnisme abstrait et du Pop art, tels que Sam Francis et Tom Wesselmann. Le vaste réseau qu'il parvient ainsi à constituer d'une rive à l'autre de l'Atlantique lui permet de coordonner la réalisation de l'une des plus importantes œuvres collectives du XXe siècle : *One Cent Life.*

Ting a l'idée de réaliser *One Cent Life* à New York, en 1961. Il évoque la phase créative du projet en ces termes : « *L'artiste a une idée et cela devient 17 tonnes de papier qui font 2 100 livres, chaque livre un bébé de 9 livres et 27 artistes comme parents… Où est-ce que je peux trouver un livre aussi saisissant que Times Square, avec des couleurs aussi lumineuses que des néons, aussi chaud qu'un expresso. Je regarde la grande pizza et les vers de terre verts, et je décide de faire un livre comme un jardin de cent fleurs*. »

Cette collaboration internationale orchestrée par Walasse Ting réunit 28 vingt-huit artistes de seize nationalités différentes*. Il s'agit tout d'abord d'un tour de force sur le plan matériel, dans la composition des textes, le choix de la typographie et des images.

Au point de vue artistique*, One Cent Life* s'avère être un des très rares cas de collaboration entre trois courants différents de l'art de cette époque – l'expressionnisme abstrait, CoBrA et le Pop art –, des deux côtés de l'Atlantique. Le dialogue de couleurs très vives qui s'instaure d'une page à l'autre

génère la cohérence esthétique du livre – et ce malgré la juxtaposition de langages artistiques différents, voire antithétiques.

*Auteurs (par ordre d'apparition dans le livre) : *Alan Davie, Alfred Jensen, Sam Francis, Walasse Ting, James Rosenquist, Pierre Alechinsky, Kimber Smith, Alfred Leslie, Antonio Saura, Kiki O. K., Asger Jorn, Robert Indiana, Jean-Paul Riopelle, Karel Appel, Tom Wesselmann, Bram van Velde, Joan Mitchell, Allan Kaprow, Andy Warhol, Robert Rauschenberg, K. R. H. Sonderborg, Roy Lichtenstein, Öyvind Fahlström, Reinhoud, Claes Oldenburg, Jim Dine, Mel Ramos, Enrico Baj.*

Bibliothèque

En 1967, dans un texte sur l'atelier de Walasse Ting, Pierre Alechinsky relevait le caractère révélateur des lieux de création, « plus lisibles qu'une peinture coupée de sa matrice ». Il introduisait alors le lecteur dans une pièce, qu'il supposait être une ancienne chambre forte, et dont les murs étaient entièrement tapissés de photographies érotiques. Cet espace aveugle auquel Alechinsky donne le nom de « bibliothèque » est symptomatique du rôle central des sources érotiques dans l'œuvre de Ting.

Conçu en 1970, l'ensemble de quarante-deux calligraphies et peintures érotiques regroupées sous le titre *The Book* s'inscrit précisément dans cette veine. Si l'ensemble n'a jamais été relié sous la forme d'un livre, l'esprit de cette création est celui de l'album dont la lecture, feuille à feuille, ménage des effets dramatiques, comme la mise en exergue du « Moi, le grand voleur de fleurs », sur les premières pages. De fait, le nom de « voleur de fleurs » possède en chinois une connotation érotique évidente. Il appartient à l'univers des romans ou du théâtre populaire, où il a été attribué à différents personnages de séducteurs au point d'en devenir synonyme. En adoptant ce surnom à son tour, Walasse Ting revendique pour lui-même la liberté du hors-la-loi, faisant de la transgression l'un des enjeux principaux de sa démarche artistique.

Pour Ting, art et érotisme sont en effet intrinsèquement liés. Ainsi, lorsqu'il exprime cette conviction : « La peinture, c'est pendant. Jamais avant, jamais après », cette affirmation repose sur une analogie fondamentale entre sa conception de l'acte sexuel et de l'acte pictural.

Vénus version pop

L'œuvre de Walasse Ting des années 1960 et 1970 est une singulière synthèse de ses obsessions sexuelles et des styles dominant la scène artistique new-yorkaise, au premier rang desquels l'expressionnisme abstrait et le Pop art. La figuration de modèles féminins dénudés dans des poses explicites commence à peupler son imaginaire plastique dès les années 1950 et se poursuit la

décennie suivante. C'est par l'intermédiaire de ces femmes, souvent représentées dans des bordels et offertes aux regards des clients, que s'impose la couleur dans l'œuvre de Walasse Ting**.**

Ainsi, les acryliques abstraites de la seconde moitié des années 1960 sont certes toujours marquées par un vocabulaire issu de *l'action painting*, mais sont dorénavant réalisées au moyen de couleurs vives et enrichies d'une dimension sexuelle devenue patente. Celle-ci est explicitée par les titres provocateurs et par les formes phalliques qui y apparaissent parfois. C'est toutefois en premier lieu dans les giclées et coulures de peinture qu'elle s'exprime de la manière la plus visible.

La dimension libidinale d'un tel style offre, dans les années 1970, la possibilité d'une synthèse dont « la Naissance de Vénus » est un exemple précoce. Walasse Ting revient en effet à la figuration, dans un style proche de celui de son ami Tom Wesselmann, figure majeure du pop art. Comme lui et d'autres artistes de ce courant, il aborde le thème féminin en subvertissant l'image qu'en donne la société de consommation, tout en maintenant l'emploi de projections de peinture pour matérialiser son désir.

Les veines chinoises de Walasse Ting

Bien qu'il ne les expose et ne les diffuse que peu avant la fin des années 1970, Walasse Ting n'a de cesse pendant toute sa carrière de réaliser des encres sur papier. Celles-ci constituent un lieu d'expérimentation et une source d'inspiration souterraine qui irriguent toute son œuvre et témoignent du rapport complexe qu'entretient Walasse Ting avec la culture traditionnelle chinoise.

Ainsi, la quarantaine de peintures données au musée Cernuschi par ce dernier en 1970 illustre l'insolence de ses expérimentations stylistiques et de ses détournements iconographiques. D'une part, ses encres sont rehaussées de projections ainsi que de coulures issues de l'*action painting*, et plusieurs de ses compositions, basées sur l'équilibre audacieux de larges aplats d'encre noire, tranchent avec les canons de la peinture chinoise. D'autre part, les sujets traités deviennent volontiers licencieux et mêlent des iconographies d'origines diverses pour en modifier le sens ou donner naissance à des créatures hybrides.

Cependant, Walasse Ting ne dédaigne pas les références à la tradition chinoise. Ainsi, ses sujets recoupent souvent quelques-unes des catégories les plus anciennes de la théorie picturale chinoise : fleurs et oiseaux, fleurs de prunier, insectes, chevaux, personnages… De plus, leur traitement et les compositions s'inspirent parfois de références littéraires ou picturales classiques. Paysages, chevaux, oiseaux et insectes trouvent ainsi leur source aussi bien dans le *Livre des odes* et des poèmes d'époque Tang (618-907) que dans des modèles picturaux divers échelonnés de l'époque Song (960-1279) aux œuvres de Zhu Da (1626-1705) ou Qi Baishi (1864-1957).

Dames du temps jadis

Dans la seconde moitié des années 1970, Walasse Ting réoriente petit à petit l'essentiel de sa production vers la réalisation de peintures sur papier monochromes ou multicolores. Celles-ci se présentent comme une synthèse entre le travail à l'encre effectué depuis les années 1950 et les beautés « pop » qui peuplent alors encore ses peintures sur toile. Le travail de délimitation des formes par des cernes noirs épurés s'allie ainsi aux couleurs vives posées en aplat des *pin-up* de la période précédente.

Les femmes représentées prolongent des iconographies déjà utilisées dans les peintures à l'encre antérieures et sont clairement inspirées par l'histoire picturale ancienne, notamment par les canons féminins épanouis de l'époque Tang (618-907) ou par la réputation scandaleuse du peintre Tang Yin (1470-1523).

Ces références antiques justifient une forme d'érotisme plus allusif. Les projections d'encre et de peinture ainsi que les corps offerts de manière délibérée aux regards laissent place à des femmes saisies dans leur intimité. Souvent perdues dans leurs rêveries et évoluant dans un temps antique indéfini et fantasmé, elles cessent de solliciter délibérément la libido du peintre ou du spectateur pour la provoquer plus subtilement par une mise à distance de ce dernier et par un jeu d'occultation et de dévoilement de leur corps, selon des procédés similaires à ceux employés dans les peintures érotiques chinoises.

Retour à Matisse

Les peintures réalisées par Walasse Ting dans les années 1980 et 1990 apparaissent comme une continuation des travaux précédents, mais aussi comme un commentaire sur son œuvre passée, dorénavant enrichie d'une réflexivité nouvelle, dont témoignent les œuvres réalisées à Amsterdam où Walasse Ting s'installe en 1986.

Ainsi, la constitution sur près de trois décennies d'un répertoire de motifs récurrents permet à l'artiste de mettre en scène son propre travail. Le modèle est dorénavant régulièrement entouré de cadres ou de fenêtres ouvrant sur d'autres tableaux et offrant en un regard un résumé de l'ensemble des thèmes et motifs du peintre. Ce mode compositionnel, qui permet de très nombreuses variations en fonction de la position des sujets dans l'œuvre et de la modulation de leur taille, suggère un rapport plus apaisé à la représentation féminine, élément parmi d'autres d'un jeu de couleurs.

Ce dernier permet également à Walasse Ting de revendiquer plus clairement que jamais auparavant l'héritage de Matisse. La convergence entre les deux créateurs, visible aussi bien dans le domaine des sujets que du style employé, semble résulter d'une volonté partagée d'exprimer une beauté sereine et joyeuse. La bi-dimensionnalité des œuvres et l'emploi de couleurs vives accentuent en effet le caractère décoratif des motifs traités en aplats et dévoile « un peu de la fraîche beauté du monde » que Matisse se proposait de révéler dans ses peintures.

« Ting's studio » par Pierre Alechinsky

L'étage sous la toiture noir goudron. Plancher noir goudron. Table basse noir goudron. Les bouteilles de limonade contiennent l'huile, l'essence et le vernis damar. Odeur de peinture violentée. Le plafond permet des songes de pâtissier célibataire. Crème callipyge.

Un marteau piqueur soutenu par son groupe électrogène entame quelque chose de vraiment très dur à la mitoyenneté. Mais tellement plus supportable que le bing de deux assiettes se heurtant dans une eau de vaisselle ! Insidieux, ces bruits-là. Souvent faits exprès par des mains volontairement maladroites. Je ne suis pas seul à réagir ainsi aux bruits de nid de ménage. Werner Permild (de chez Permild et Rosengreen, lithographes à Copenhague) ouvre grand l'oreille au délicieux vacarme de sa belle machine offset ; malheur à sa famille si de la table tombe une petite cuillère. Les critiques devraient s'exercer aux portraits d'atelier (Ernest Pirotte y excelle), les lieux sont informatifs, plus lisibles qu'une peinture coupée de sa matrice, ou pendue comme de la viande d'étal.

Bibliothèque

Outre la littérature chinoise, une boîte et quelques illustrés. Des crayons format mégot témoignent de l'énergie du dessinateur ; seuls restent de petits bouts de cire après frottis et frottages sur papier bulle. Scories, résidus réséda, sombres et clairs granules, copeaux, inutilisables excréments. Le cendrier de la polychromie posé sur l'illusion de la polygamie.

Page marquée : une sportive apprend à décomposer au sol les fameux mouvements de la nage. Premier temps, relaxation, plan général, absence par effacement des pilosités de l'âge adulte. Deuxième temps, reptation avec écartèlement, direction lit-table à liqueurs, caméra en contre-plongée à hauteur de pantoufle. Troisième temps, détail, étude artistique des courbures de la région lombaire. Au verso, en haut à droite : brune tenant fermement la barre polie du gouvernail – mais comme honteusement, menton plongeant, quoique les lèvres toujours serrées en cul et de beaux yeux télémétriques braqués sur qui feuillette – entre ses cuisses. En bas à gauche (oh ! délicieuse mise en page !), une jeune expérimentée, langue tirée, recueille les premières fraîcheurs à l'orifice cuivré d'un tuyau d'arrosage. Les étendues, les siamoises, les accroupies, les simili grecques, les convaincantes et l'ultime sont punaisées toutes, toutes sur les parois blanches d'un intime réduit (l'ex-chambre forte du local ?) parmi de vivifiants documents complémentaires. Découpures collées sur les murs des W.C. – Française dévorant du raisin, curieuse s'arrangeant pour que sa poitrine prenne l'aspect d'un double volcan tiède, et qui réussit – des invités se surprennent à pisser à côté de la cuvette.

Éclairage

Nues, quelques ampoules se balancent.

Porte

Marquée des noms et prénoms du locataire principal et de ses amis peintres, Karel Appel, Alechin… Armée d'une serrure qu'un seul mouvement gauche transforme en sonnerie d'inextinguible alarme.

Fenêtre

Éclaboussée de gouttelettes vertes. Qui, un jour, dans un prolongement de la pensée de Ting, dépassèrent le format du tableau, en pluie vers la rue. Mais la vitre avait interrompu la trajectoire.

Mur

Des trous, traces d'agrafes, de punaises et de clous, analogues aux lacérations d'une fusillade, donnent à penser que tout peintre cache un exécuteur d'œuvres. Des taches d'autant plus superbes qu'elles vivent, elles aussi, à l'extérieur d'une spacieuse trouée, soulignant par accumulations et débordements successifs les contours rectangulaires, vagues, ou insistants par endroits. Cadre idéal pour chacune des toiles peintes ici. Taches d'autant plus superbes qu'elles sont perdues comme toujours sont perdus et superbes les éphémères raccords à l'enduit orange qui ornent la coque des navires.

Côté ombre

Face au mur de travail s'entassent des tableaux qui ne montrent que leur titre.

Lisible en surface

Hommage à Goya. L'écriture, latine pourtant, réserve des surprises, logogrammes où chaque jambage soumis à l'Occident se souviendrait d'un geste appris à Shanghaï. Hommage à, puis éclatement du G, bouche hurlante du O, gracieuse amplitude de l'Y avant l'expiration du A jusqu'à l'agonie parfaitement visible du souffle et de l'encre. Combien sont-ils, ces tableaux, à ne montrer que leur revers de toile et leur châssis de sapin, comme l'élève puni montre à la classe un dos, un affaissement ?

Dans le tas

Banc de sauterelles saisies s'abattant sur le papier. Gueules mobiles aux interrogatives antennes, couples d'ailes virant au vert, hautes pattes en dents de scie, ventres annelés. Les Parapluies arc-en-ciel et enfantins reçoivent les coloris du spectre. Les Soleil, les Étoile. Le Revolver éjacule des cheveux bleus, le Phallus tire à blanc sur la Dame. Et dans un coin, condamnée à l'enroulement autour d'un cylindre en carton, la grande toile qui pourrait, tendue, montrer un envol de nuages reliés par des tronçons noirs. Tendre. Un dragon ?

Frange de silence

deux yeux

glissement sommet

lieux ruinés

tache pourvue du suffixe

flaque dans le mot

point d'orgue d'encre

le tout déferlant

de mémoire de voyance

passant par la main

le poignet le bras

allant au dragon

au mirage

Pierre Alechinsky, Roue libre, Genève, Albert Skira, « Les Sentiers de la création », 1971

Pierre Alechinsky, Ting's Studio, New York (projections de Ting), La Louvière, Daily-Bul, « Les Poquettes volantes », vol. 14, 1967

Walasse Ting en dix dates

1928 Naissance à Wuxi, près de Shanghai.

1953 Arrivée à Paris.

1957 Arrivée à New York.

1964 Publication de *One Cent Life*.

1977 Publication de *Red Mouth*.

1979 Voyage en Chine.

1984 Publication de *Rice Paper Painting*.

1986 Arrivée à Amsterdam.

1997 Exposition au Shanghai Art Museum.

2010 Mort à New York.

Publications de Walasse Ting

My Shit and my Love, 10 poems, Bruxelles, galerie Smith, 1961.
One Cent Life, Berne, E. W. Kornfeld, 1964.
Chinese Moonlight, 63 poems by 33 poets translated and recomposed by Walasse Ting, New York, Wittenborn, 1967.
Hot and Sour Soup, California, The Sam Francis Foundation, 1969.
Green Banana, New York, Lefebre Gallery, 1971.
Fresh Air School. Sam Francis, Joan Mitchell, Walasse Ting, Pittsburgh, The Carnegie Museum of Art, 1972.
Trip [Paris, galerie Adrien Maeght, 1974], Paris, Arte – Adrien Maeght, 1974
All in my Head, Paris, Yves Rivière, 1974.
Good Morning, Paris, atelier Clot, 1974.
Red Mouth, New York, Walasse Ting, 1977.
Rice Paper Painting/Peinture sur papier de riz, Paris, Yves Rivière, 1984.
Jolies dames, Paris, Yves Rivière, 1988.
Blue Sky, Amsterdam, Walasse Ting, 1990
A Very Hot Day, Shanghai, Museum of Art, 1997

Walasse Ting
1967
Photo John Lefebre
© Marion Lefebre

Walasse Ting, Pierre Alechinsky et Reinhoud, 1963, Photo Suzy Embo
© Suzy Embo/FOMU Fotomuseum

Walasse Ting
1980
Photo Marc Trivier
©Marc Trivier

Walasse Ting
Chinese City, 1959
huile sur toile 230 x 180cm
The Estate of Walasse Ting
©The Estate of Walasse Ting/ADAGP, 2016/Photo Jeffrey Sturges

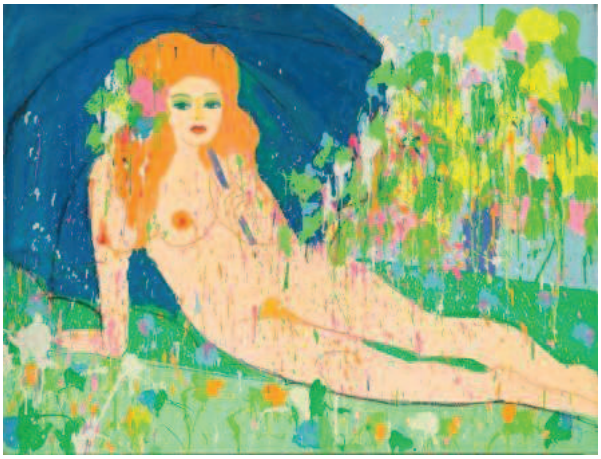
"La bibliothèque", Atelier de Walasse Ting, New York, 1967
Photographie John Lefebre
© Marion Lefebre

Walasse Ting
Sans titre (Cheval)
vers 1952-54
Encre sur papier
7,5 x 96,7 cm
Paris, musée Cernuschi
© The Estate of Walasse Ting/ ADAGP, 2016/ Photo Stéphane Piera/Roger-Viollet

Walasse Ting
Excursion en bateau, 1970
Encre sur papier
179,7 x 96,8 cm
Paris, musée Cernuschi
© Musée Cernuschi/Roger-Viollet/ The Estate of Walasse Ting/ ADAGP, 2016

Walasse Ting
Paysage, 1970
Encre sur papier
185,7 x 95,7 cm
Paris, musée Cernuschi
© Musée Cernuschi/Roger-Viollet
The Estate of Walasse Ting/ ADAGP, 2016

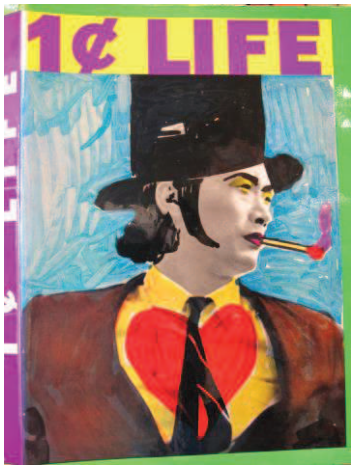
Walasse Ting
Beauté
1969-1970
Encre et couleurs sur papier
177,2 x 94,1 cm
Paris, musée Cernuschi
© Musée Cernuschi/Roger-Viollet/The Estate of Walasse Ting/ADAGP, 2016



Walasse Ting
Raindrops on my eyes
1974, Acrylique sur toile, 135,5 x 178 cm
The Estate of Walasse Ting
© The Estate of Walasse Ting/ADAGP,2016/Photo John Sturges

Walasse Ting
Love Me Love Me
Séries 10, 1975
Acrylique et crayon sur papier
69 x 103 cm
The Estate of Walasse Ting
© The Estate of Walasse /ADAGP, 2016/Photo John Sturges

Walasse Ting
The Book, 1970
Ensemble de 42 photographies et calligraphies
40 x 60 cm
Paris, musée Cernuschi
© Musée Cernuschi/Roger-Viollet/ The Estate of Walasse Ting/ ADAGP, 2016



Walasse Ting
One Cent Life
Jaquette de couverture
© Matchteld Appel/Photo Frédéric Charron

Pierre Alechinsky, Asger Jorn et Walasse Ting
Jorn's Grave ? 1970-1993
Acrylique sur papier monté sur toile.
64 x 94 cm
Silkeborg, musée Asger Jorn
©Musée Jorn, Silkeborg

Walasse Ting
La Naissance de Vénus, 1966
Acrylique sur toile
183 x 230 cm
Archives Pierre Alechinsky
© The Estate of Walasse Ting/ADAGP, 2016/Photo Michel Nguyen

Walasse Ting
Sans titre (Femme au perroquet), Années 1980
Encre et couleurs sur papier
95,5 x 176 cm
Archives Pierre Alechinsky
© The Estate of Walasse Ting/ADAGP, 2016
/Photo Michel Nguyen

Sans titre (Femmes à l'éventail)
vers 1975-1980
Encre et couleurs sur papier
78,5 x 96,5 cm
Archives Pierre Alechinsky
©The Estate of Walasse Ting /
ADAGP, 2016 / Photo Michel Nguyen

Les visuels transmis sont soumis aux dispositions du Code de Propriété intellectuelle. La transmission d'images ne constitue d'aucune façon une cession des droits d'exploitation. L'éditeur du contenu est seul responsable de l'utilisation faite par lui desdits visuels et de l'appréciation des nouvelles dispositions introduites par la loi du 1er août 2006 modifiant l'article L 122-5/9° du CPI, qui stipule notamment que « la reproduction ou la représentation intégrale ou partielle, d'une œuvre d'art graphique, plastique ou architecturale, par voie de presse écrite, audiovisuelle ou en ligne, dans un but exclusif d'information immédiate ou en relation directe avec cette dernière, sous réserve d'indiquer clairement le nom de l'auteur » ne peut être interdite par son auteur, lorsque son œuvre a été divulguée.

Le catalogue

L'itinéraire de Walasse Ting, artiste inclassable né à Shanghai, tour à tour actif à Paris, New York et Amsterdam, préfigure l'internationalisation de l'art contemporain chinois.

Au début des années 1950, Walasse Ting gagne Paris où ses créations expressives le rapprochent du groupe CoBrA. Si sa prédilection pour Matisse s'affirme pendant ses années parisiennes, c'est à New York qu'il construit son univers, fait d'allers et retours entre l'encre et la couleur pure, entre les codes de la peinture chinoise et la spontanéité de l'action painting.

Tout en retraçant le parcours de Walasse Ting, cet ouvrage présente pour la première fois le fonds exceptionnel du musée Cernuschi, révélant une œuvre d'une incroyable vitalité, chargée d'érotisme, ainsi que la figure fascinante d'un artiste se désignant lui-même sous le nom symbolique du « voleur de fleurs ».

Ouvrage publié sous la direction d'Éric Lefebvre et Mael Bellec.

Textes de Pierre Alechinsky, Mael Bellec, Alice Bianchi, Francesca Dal Lago, Patrice Deparpe, Cédric Laurent, Éric Lefebvre, Maëlle Lhoste, Chang Ming Peng.

Format : 21 x 30 cm
227 pages
parution octobre 2016
Prix de vente TTC : 39,90 €
ISBN : 978-2-7596-0330-5

Les éditions Paris Musées

Paris Musées est un éditeur de livres d'art qui publie chaque année une trentaine d'ouvrages – catalogues d'exposition, guides des collections, petits journaux, autant de beaux-livres à la mesure des richesses des musées de la Ville de Paris et de la diversité des expositions temporaires.
www.parismusees.paris.fr

PARİS MUSÉES, LE RÉSEAU DES MUSÉES DE LA VİLLE DE PARİS

Réunis au sein de l'établissement public Paris Musées, les quatorze musées de la Ville de Paris rassemblent des collections exceptionnelles par leur diversité et leur qualité : beaux-arts, art moderne, arts décoratifs, arts de l'Asie histoire, littérature, archéologie, mode…les domaines sont nombreux et reflètent la diversité culturelle de la capitale et la richesse de son histoire.

Geste fort d'ouverture et de partage de ce formidable patrimoine, la gratuité de l'accès aux collections permanentes a été instaurée dès 2011*. Elle se complète aujourd'hui d'une politique d'accueil renouvelée, d'une tarification adaptée pour les expositions temporaires, et d'une attention particulière aux publics éloignés de l'offre culturelle.

Les collections permanentes et expositions temporaires accueillent ainsi une programmation variée d'activités culturelles.

Par ailleurs, le développement de la fréquentation s'est accompagné d'une politique de diversification des publics. Paris Musées, en partenariat avec les acteurs sociaux franciliens, consolide et développe ses actions à destination des publics peu familiers des musées. L'ouverture se prolonge sur le web avec un site internet qui permet d'accéder à l'agenda complet des activités des musées, de découvrir les collections et de préparer sa visite.
wwww.parismusees.paris.fr

*Sauf exception pour les établissements présentant des expositions temporaires payantes dans le circuit des collections permanentes (Crypte archéologique du Parvis de Notre-Dame, Catacombes). Les collections du Palais Galliera ne sont présentées qu'à l'occasion des expositions temporaires.

LA CARTE PARİS MUSÉES, LES EXPOSİTİONS EN TOUTE LİBERTÉ !

Paris Musées propose une carte, qui permet de bénéficier d'un accès illimité et coupe-file aux expositions temporaires présentées sans les musées de la Ville de Paris ainsi qu'à des tarifs privilégiés sur les activités, de profiter de réductions dans les librairies-boutiques et dans les cafés-restaurants, et de recevoir en priorité toute l'actualité des musées. En 2014, la carte a déjà recueilli 9.000 adhérents.
Toutes les informations sont disponibles aux caisses des musées ou via le site :
www.parismusees.paris.fr

Informations pratiques

Musée Cernuschi
7 avenue Vélasquez
75008 – Paris
tél : 01 53 96 21 50
www.cernuschi.paris.fr

Ouvert du mardi au dimanche inclus de 10h à 18h
Fermés les lundis et certains jours fériés
(25 décembre, 1er janvier)

Exposition du 7 octobre 2016 au 26 février 2017

Commissariat
Éric Lefebvre, directeur du musée
Mael Bellec, conservateur au musée

Billetterie
8 € - plein tarif
6 € - tarif réduit

Visites commentées
11, 18, 25, 27 octobre à 14h30
mardis et jeudis à 14h30 (novembre, décembre, janvier et février 2017)
Samedis à 15h (sauf 24 décembre)

Projection (auditorium)
« Ink » de Jean Cleinge (1964) avec Pierre Alechinsky, Karel Appel et Walasse Ting
Documentaire de Hidai Nankoku, 1965

Conférences du mardi à 13h
Durée : 1h sans réservation
Billet réduit couplé avec la visite guidée de 14h30**La vie et l'œuvre de Walasse Ting**
11 octobre, 8 et 22 novembre, 6 décembre 2016
10 et 24 janvier, 7 février 2017

Le livre d'artiste, support privilégié des avant-gardes
18 octobre, 15 et 29 novembre, 13 décembre 2016
17 et 31 janvier, 14 février 2017

L'Université au musée
le jeudi à 16h. Entrée libre

Traditions, abstractions et sexualité dans la peinture à l'encre chinoise de la seconde moitié du XXe siècle.
par Mael Bellec, conservateur et commissaire de l'exposition
jeudi 13 octobre

La figure féminine dans l'art chinois.
par Alice Bianchi, maître de conférences à l'Université Paris Diderot
jeudi 3 novembre

La poésie chinoise contemporaine : l'espoir en clair-obscur.
par Zhang Yinde, professeur de l'Université Paris III-Sorbonne Nouvelle
jeudi 17 novembre

Les artistes de la diaspora chinoise dans le monde.
par Chang Ming Peng, professeur en histoire de l'art contemporaine et muséologie à l'Université Lille III
jeudi 24 novembre

***One Cent Life* et les dialogues artistiques entre Paris et New York au début des années 1960.**
par Francesca dal Lago, historienne de l'art
jeudi 1er décembre

Dialogues entre Walasse Ting et ses amis poètes.
par Cédric Laurent, maître de conférences à l'Université Rennes II
jeudi 8 décembre

Un nouveau départ ? La présence à Paris des artistes chinois dans les années 50.
par Éric Lefebvre, directeur du musée et commissaire de l'exposition
jeudi 12 janvier 2017